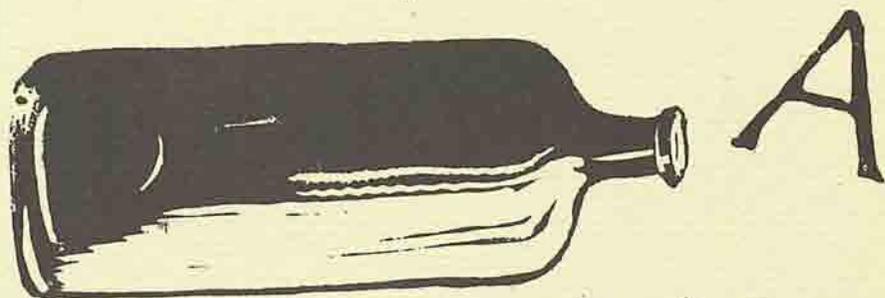
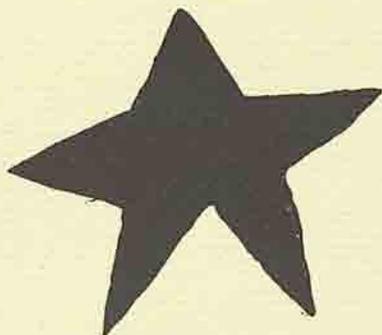


L'ETOILE



B S I N T H E



N° 75

69947



B.M. LAVAL ADULTE



2118146

ST^E DES AMIS D'ALFRED JARRY

SOCIÉTÉ DES AMIS D'ALFRED JARRY

L'Ét●ile≈Absinthe

TOURNEES 75-76

ANNEE 1997



Société des Amis d'Alfred Jarry

Association Loi 1901

Siège social :

rue du Château

81140 Penne-du-Tarn



Secrétariat :

Paul Edwards

8, rue Dareau

75014 Paris



La correspondance concernant
la revue peut parvenir à :

M. Michel Décaudin

60, rue Fécamp

75012 Paris

Phynance annuelle

donnant droit à 4 numéros

de *L'Étoile-Absinthe* : 150 F

À verser par chèque bancaire

ou postal [C.C.P. 2836 31 L Toulouse]

à l'ordre de la Sté des A.A.J.

et à adresser au secrétaire.



L'Étoile-Absinthe est publiée avec le concours
du Centre national du livre

© Société des Amis d'Alfred Jarry, 1997

SOMMAIRE

Autour d'un livre prêté. Apollinaire et Jarry :	
Par Michel Décaudin.....	4
Bouquet autour du Pal :	
• <i>Le Pal</i> , de Paul Verlaine.....	22
• <i>Le Pal</i> , de Léon Bloy.....	25
• Note sur <i>Edward II</i> , de Christopher Marlowe.....	28
• <i>Couplets du Pal</i> , d'Emmanuel Chabrier.....	30
• <i>Au temps des croisades</i> , Claude Terrasse, Franc-Nohain..	34
Brèves :.....	37
Parutions :.....	39
Témoignage :.....	40
Citation :.....	41
À paraître :.....	42
Manuscrits passés en vente :.....	42
Spéculations :.....	44
Table des matières des Actes du colloque :.....	47

*Remerciements musicaux à Philippe Cathé
pour sa collaboration très appréciée*

La linogravure de couverture est de Pascale Hémary.

Au dos : dessin à l'encre de Paul Day pour *The Battle of the Shit Pumps*.

« The pumpers all while Pompey did direct,
Worked pump and pipes to wonderful effect.
The spurting Antlium and inky vapour—
The hill looked like a sheet of blotting paper. »

[Voir *L'Antliade*, OC I, 31-33.]

AUTOUR D'UN LIVRE PRÊTÉ. APOLLINAIRE ET JARRY

Dans un post-scriptum à la lettre qu'il envoie à Apollinaire le 28 juillet 1905, Jarry écrit : « J'ai toujours votre petit livre : *Histoire du prince C.E. et de la princesse F...* ». Quelques mois plus tard, en avril 1906, il réitère : « J'ai toujours le petit bouquin : *Histoire du prince, etc.*, à votre disposition ».¹ Les critiques d'Apollinaire n'ont guère prêté attention à ces lignes, sinon pour remarquer que le « petit bouquin » en question n'a jamais dû lui être rendu, puisqu'il n'est pas dans sa bibliothèque. Ni les spécialistes de Jarry : dans la *Pléiade* (tome III, page 954), on s'est contenté de reproduire la note de « la rédaction des *Soirées de Paris* » (en fait, Apollinaire lui-même) : « Histoire secrète du prince Croqu'éron et de la princesse Foirette (*Paris*, 1790, par Mlle de Lubert) ».

*

Bien à tort, car cette petite *Histoire* conserve son secret, sinon son mystère. Mlle de Lubert, dont on ne connaît exactement ni la date de naissance (vers 1710), ni celle de la mort (probablement 1780), était la fille d'un premier président de chambre au Parlement. Elle préféra, si l'on croit Pierre Larousse, les travaux de l'esprit au mariage et aux succès mondains. « Poète et romancière », toujours selon Pierre Larousse, elle « est aussi moraliste » et « a surtout écrit pour l'amusement des enfants ». Elle a, en tout cas, laissé peu de traces dans l'histoire de la littérature et n'est pratiquement mentionnée que dans les dictionnaires et les bibliographies.²

¹. Rappelons que les lettres de Jarry à Apollinaire ont été publiées pour la première fois dans *Les Soirées de Paris* du 15 avril et du 15 mai 1914. Elles ont ensuite été reprises, avec de légères variantes typographiques, dans le tome III des *Œuvres complètes* de Jarry à la Pléiade.

². Voir par exemple Cioranescu, *Bibliographie de la littérature française du XVIII^e siècle*, qui donne la liste de ses œuvres, terminant par deux mentions de l'*Histoire secrète*, d'une part une édition in-12 s.l.n.d., de l'autre une « réimpression textuelle de l'édition publiée à Paris, vers 1790 », par J. Gay, Nice, 1873, ou le *Dictionnaire des lettres françaises, XVIII^e siècle*, dirigé par Mgr Grente, où figure une notice de quelques lignes suivie d'une bibliographie qui ne cite pas notre *Histoire secrète*.

Outre des poèmes de jeunesse, dont une *Épître sur la paresse* que loua Voltaire, et une adaptation d'*Amadis des Gaules*, elle publia anonymement des contes aux titres éloquentes, *La Princesse Couleur de rose et le prince Céladon*, *La Princesse Lionette et le prince Coquérico*, *La Princesse sensible et le prince Typhon*...

Si l'attribution de ces ouvrages à Mlle de Lubert ne fait aucun doute, il en va tout autrement de notre *Histoire secrète*. La bibliothèque de Constant Leber,³ achetée il y a plus d'un siècle par la Bibliothèque municipale de Rouen, contient deux pièces, à la fois essentielles et décevantes à ce propos. D'abord sous la cote Ms 1834 un manuscrit écrit recto/verso de trente-six feuillets avec ce titre : « Histoire / secrète du prince Croquétron / et de la princesse / Foirette /// A Avallos / chez florimont Mordant à l'Enseigne Du / Gros Visage — Pres l'hotel de Gringuenaude / Rue Tire Leschez / Avec Permission / 1701 ». Une note, d'une autre écriture, indique : « Ce manuscrit est, dit-on, l'original qui a servi à l'impression de la facétie dont il porte le nom, et qui est fort rare ». Elle précise ensuite que ce texte est plus long que l'imprimé, car il contient beaucoup plus de poésies, dont certaines « sont fort piquantes ». La notice du catalogue publié par Leber donne une origine : « Manuscrit provenant du Cabinet de Caron, et qui paraît avoir servi à l'imprimerie du livret in-12 publié sous le même titre, s.d. Mais l'imprimé ne contient pas les poésies, qui font l'illustration de la prose. On a mis trop ou trop peu de scrupules dans cette publication ». Remarquons la prudence de ces observations, « dit-on », « paraît », aucune considération sur la date de 1701, et surtout aucune mention de Mlle de Lubert comme auteur supposé.

La seconde pièce (Impr. 2382) est ce « livret in-12 », qui ne se trouve pas à la Bibliothèque nationale de France, mais dont notre *reprint* donne une image assez fidèle, comme nous le verrons plus loin. Il ne reproduit pas la première adresse du manuscrit : « À Monsieur de Clinchant l'Aisne / capitaine général des thuilleries », signée « À Morlay ce premier / Octobre 1701 / Le Goust du Bocquet » ; ni, à la fin de la « Permission d'imprimer », cette mention : « De l'imprimerie de Samson Fleury / Imprimeur de la ville de Sens ».⁴ De plus, contrairement aux notices, il se termine par quelques vers (moins nombreux, il est vrai, que dans les

³ Jean-Michel-Constant Leber vécut de 1780 à 1860. Il publia en quatre volumes de 1839 à 1852 le catalogue de sa bibliothèque.

⁴ Inutile d'insister sur la fantaisie des noms et des lieux (de Laval à Sens en passant par les Tuileries) ainsi que sur tous les jeux de mots qu'ils suggèrent.

manuscrits), « Contes et devis... » et « Chansons... ».

On remarquera qu'il n'est proposé d'auteur ni pour le manuscrit, ni pour le livre, et que celui-ci ne comporte aucune date.

Venons-en maintenant à un autre document, la *Bibliographie des principaux ouvrages relatifs à l'amour [...]* par M. le comte d'I*** (en réalité Jules Gay, qui en est aussi l'éditeur). Elle donne la description de l'exemplaire Leber, mais, cette fois, avec la précision suivante : « attribué à Mlle de Lubert, Paris, vers 1701 » : ce qui revient à ramener la date de la publication à celle qui est portée sur le manuscrit, sans tenir compte du fait que Mlle de Lubert n'était pas encore née. Le comte d'I*** parle ensuite d' « une seconde édition in-12, publiée à Paris vers 1790 » qui « contient, de plus que la première, les *Contes et devis qui se sont dits et tenus au festin des noces du prince Croqu'éron* (en vers) ». C'est-à-dire l'exemplaire Leber... Ajoutons, pour être complet, qu'il signale un second manuscrit avec vingt dessins, figurant au catalogue Chardin : nous n'en avons pas retrouvé la trace. Il indique enfin une édition récente, en 1865, par le libraire Leleu à Lille, « réimpression sans notice et qu'on ne reconnaît qu'aux mots : *Lille, impr. Horemans*, mis au bas de la page 64 et dernière », réimprimée en 1873 par J. Gayet fils. Cette édition reproduit fidèlement page à page l'exemplaire Leber, n'en différant que par les bandeaux, les culs-de-lampe et les caractères typographiques. C'est elle qui a servi à l'établissement du présent *reprint*.

Ce n'est pas tout. Jules Gay procure à son tour une édition de l'*Histoire secrète*: 300 exemplaires, en 1873. « Réimpression textuelle de l'édition publiée à Paris vers 1790 ». Il y ajoute une « notice bibliographique » qui commence en ces termes :

Le petit roman facétieux qui suit est attribué à Mlle de Lubert, fille d'un président au Parlement. Née vers le commencement du XVIIIème siècle, elle mourut en 1780 dans un âge avancé. Elle s'était adonnée à la littérature enjouée et un peu enfantine et publia surtout un grand nombre de féeries.

Voilà enfin, et bien tardivement, affirmées et la maternité de l'ouvrage et la date, approximative, de son édition. Puis il poursuit en mettant en doute la date de 1701 pour l'édition originale donnée par le comte d'I*** (c'est-à-dire lui-même...) et en suggérant, sans raison précise, les environs de 1740. Mais il maintient celle du manuscrit, 1701, avec toutefois cette remarque :

[...] il y a tout lieu de croire à une petite supercherie littéraire, due peut-être à Mlle de Lubert elle-même et fort excusable.

On voit qu'hormis l'existence de l'exemplaire Leber, base de toute réédition, rien n'est sûr dans cette affaire et que l'attribution à Mlle de Lubert, qui intervient bien tardivement, est plus qu'hypothétique, au point qu'on peut se demander si l'homophonie Leber-Lubert n'a pas inspiré à Gay cette supercherie qui consistait à ajouter à l'œuvre de l'honnête fille de magistrat cette parodie scabreuse de ses contes.

*

Que l'*Histoire secrète* soit authentique ou non, peu nous importe d'ailleurs. Apollinaire, qui avait trouvé sans doute la plaquette chez un libraire spécialisé de la rue Saint-Roch, à moins que ce ne soit dans une boîte des quais, ne se souciait pas plus que Jarry de la personnalité de son auteur.

Mais ce récit qui se passe au royaume de Caca, capitale Chio, devait chatouiller son goût pour la scatologie, à l'instar de *L'Art de péter* de Hurtault dont il se délecte à la même époque.⁵ C'est le lieu de rappeler l'anecdote située par Salmon dans le passage Guénégaud :

Si le jour n'était pas encore tombé, si le pâtissier n'avait pas encore remis à l'intérieur son étalage extérieur, Guillaume Apollinaire survenant et parvenu à la hauteur de la pâtisserie ne manquait jamais à marquer un temps d'arrêt, exécuter un demi-tour, et, levant un peu la jambe gauche, s'efforcer à péter sec sur les gâteaux. Ça lui donnait énormément de plaisir.

Et d'évoquer « le don de cette joyeuse fureur scatologique » qui l'animait.⁶ Nous ne sommes pas loin du Père Ubu, ni de l'« insistance sur les excréments » dont parle Henri Béhar. Rien d'étonnant à ce que le prince Croqu'étron ait été un lien entre le

⁵. Voir son *Journal intime* (éditions du Limon, 1991) à la date du 17 janvier 1903. Il note le même jour cette formule de L'École de Salerne : « *mingere cum bombis res est gratissima lumbis* » (*Uriner en pétardant est excellent pour les reins*).

⁶. *Souvenirs sans fin*, Première époque (1903-1908), Gallimard, 1955, p. 114.

précoce auteur de « L'Antliade » et le jeune poète qui déclamait « Schinderhannes » aux soirées de *La Plume* où ils se rencontrèrent :

**On mange alors toute la bande
Pète et rit pendant le dîner
Puis s'attendrit à l'allemande
Avant d'aller assassiner**

*

Tous deux collaborateurs de *La Revue blanche* et parfois figurant aux mêmes sommaires,⁷ ils ne s'étaient cependant pas rencontrés aux bureaux de la revue et ce n'est qu'à la première soirée de *La Plume* le 18 avril 1903 qu'ils firent connaissance et se trouvèrent en sympathie. Apollinaire note dans ce qu'il est convenu d'appeler son *Journal intime* :⁸

[...] vu Cazals, Henri Degron, Paul Fort, Robert Scheffer, etc., connu Georges Pioch à la bague d'argent obscène aux 3 gougnottes, Chabert, d'Aurillac, et surtout Alfred Jarry, l'air d'un noyé, ichtyophage, monstre Oannes, Jarrycoton, Jarnicoton, savant intéressant, m'a récité les 4 vers de « L'Hérésiarque » et un vers de « L'Ermite », m'a promis son *César Antéchrist*, m'a raconté sa vie, ses saouleries — absinthe et stout. Nous avons fait un billard, moi, Jarry, Hammer et Armory. Rentré à 3 heures avec Jarry.

Ils se revirent au moins le 16 mai, le registre de cette soirée portant leurs deux signatures, puis en maints autres lieux. Aux Trois Maillets, qu'Apollinaire évoquera le 28 février 1910 dans *Paris-Journal* :

7. Par exemple le 1er octobre 1902 (« Trois histoires de châtements divins » et « L'Obéissance active »), le 1er décembre (« L'Ermite » et « Les Poteaux de la morale »), le 1er novembre (« La Rose de Hildesheim » et « Le Chant du cygne »), le 15 janvier 1903 (« L'Otmika » et « Les Théâtres »), le 1er mars (« Le Juif latin » et « Les Théâtres »).

8. Voir note 5. Tantôt simple carnet de notes, tantôt véritable journal, ce cahier a été utilisé de façon discontinue de 1898 à 1918. La relation du *Journal intime* a été reprise et développée dans « Feu Alfred Jarry », voir plus loin note 13.

Les Trois Maillets! Ce cabaret de nuit du quartier des Halles fait partie désormais de l'histoire littéraire. N'y vit-on pas Paul Fort, Ernest La Jeunesse, André Salmon, Guillaume Apollinaire, Paul Fargue, Alfred Jarry, Charles-Louis Philippe deviser de littérature en attendant l'aube?

Ou encore à la Closerie des lilas avec Paul Fort, à l'Odéon de la rue de Seine dont le patron, Ginisty, faisait largement crédit aux artistes, au café du Rocher en face de la statue de Danton pour une partie de billard, à l'Austin's Bar, rue d'Amsterdam, étape d'Apollinaire avant le train qui le ramène au Vésinet. André Salmon se rappelle : « J'ai vu Alfred Jarry au bras de Guillaume Apollinaire. Ils s'aimaient beaucoup. Ils s'estimaient très fort. » Mais, ajoute-t-il, « ils ne se ressemblaient le moins du monde ». ⁹ Puis il enchaîne :

Certain soir, Alfred Jarry ayant touché, pour une *Fantaisie*, 20 francs à la caisse du *Figaro*, se croyait riche. En ce temps-là 20 francs c'était tout de même une espèce de fortune. Le Père Ubu traîna d'abord Apollinaire chez un mastroquet qu'il avait découvert. On ne sait pas ce qui séduisit Jarry : la bière du bistrot, l'enseigne bariolée, quelque *Cocher fidèle* gentil comme un Rousseau, la couleur de coupe-gorge de la ruelle perdue, peut-être. Jarry, qui ne savait pas manger et qui sacrifiait tout à la gourmandise oratoire, assaisonna de commentaires magnifiques les portions innommables et prit ainsi considérablement de plaisir. Apollinaire, qui a laissé la réputation d'un gourmet, s'amusa certainement des boniments d'Ubu mais, surtout, s'émerveilla, jusqu'au rire dans les larmes, qu'on pût apprêter d'aussi exécration cuisine. Tous deux avaient raison, et c'est ainsi qu'il faut prendre la vie, et je m'inquiète à penser que ces bonnes manières sont en grand danger d'être perdues, ô jeunes poètes nos frères de 1923.

L'ardoise effacée, nos deux amis s'en furent chez Bostock, là où sévit aujourd'hui un ciné-montre. Nos deux amis troublèrent la représentation. Du scandale Jarry eut toute la responsabilité. Soutenant que le belluaire se trouvait en péril extrême, le Père Ubu le voulut prendre sous « Notre

⁹. « Apollinaire et Jarry », *Paris-Journal*, 9 novembre 1923. L'anecdote a été reprise sous une forme différente dans *Souvenirs sans fin*, tome I, pages 155-156. Salmon y dit qu'il tient l'histoire d'Apollinaire lui-même et ajoute que c'est le même jour, en soirée, qu'eut lieu l'incident avec Manolo (voir plus loin et note 11).

particulière protection ». Ce fut par le moyen d'un énorme pistolet d'arçon bourré de poudre et chargé à balle, tendu à bout de bras vers le turban roux d'un roi du désert. Une faible ouvreuse eut raison du charmant énergumène ravi comme un enfant puisqu'il avait inquiété ses voisins. Apollinaire n'eût rien inventé de semblable. Mais il eût très bien soutenu que, nouvel Orphée, il saurait entrer dans la cage centrale et tenir les lions gentiment derrière le fouet d'or de la poésie.

S'il ne le fit point, c'est qu'il jugeait indignes de l'enchantement suprême ces lions avachis qui, le tour achevé, se bouscullaient pour revenir saluer le public.

Des amis communs les réunirent aussi, comme Volland qui recevait dans sa « cave », 8 rue Laffitte, ou les Mirbeau, comme en témoigne cette anecdote notée par Apollinaire dans un agenda de 1906 :

Jarry chez Octave Mirbeau.

Mad. Mirbeau. Pourquoi buvez-vous tant? Cela contrarie les fonctions naturelles.

Jarry. Erreur lisez le *Surmâle*, il buvait beaucoup.

Mad. Mirbeau. Voyons! Voyons! Est-ce que les taureaux se saoulent?

Jarry. Faites-leur boire de l'alcool, vous m'en direz des nouvelles.

*

Les huit lettres que nous connaissons de Jarry à Apollinaire¹⁰ sont d'un intérêt inégal. La première, datée du 27 octobre 1903, montre qu'ils se sont perdus de vue depuis la fin du printemps. Mais Jarry n'a pas oublié qu'il a promis un exemplaire de *César-Antechrist*; il a seulement eu quelque peine à retrouver le premier acte. Il n'a pas non plus oublié leurs parties de billard et il veut initier son ami au billard aux quilles, « qui est une joie paradisiaque ». Il ne cache pas son estime : « Je crois que quand deux littérateurs sympathisent, il y a toujours rencontre, sans correspondance postale. » Et à l'offre de collaboration que lui fait Apollinaire pour la revue qu'il crée, il répond : « Merci d'avoir pensé à moi pour le *Festin d'Ésope*. une

¹⁰. Voir note 1.

revue fondée par vous ne peut que m'intéresser. »

Apollinaire, de son côté, peut écrire à James Onimus le 15 juillet 1903 (plutôt que 1904, comme on le lit ordinairement, car la lettre porte l'adresse du 23, rue de Naples, que les Kostrowitzky ont quitté à la fin de 1903), après lui avoir dit qu'il passait la plupart de ses nuits avec Jarry, Paul Fort, Boès..., qu'il « commence à être connu » :

[...] On m'aime assez je crois.

Mais ceux qui me goûtent le plus sont:

Fagus

Alfred Jarry

Charles-Henry Hirsch

**Les deux derniers qui sont exquis sont mes amis littéraires
les plus sincères.**

On sait que Jarry donna pour *Le Festin d'Ésope* « L'Objet aimé », qui parut en décembre 1903 dans la deuxième livraison. Pour ce qui est du *César-Antechrist*, Apollinaire a bien eu ce premier acte qu'avait dû rechercher Jarry. Il avait en effet dans ses papiers les pages de *L'Art littéraire* de juillet-août 1894 contenant l'« Acte unique », futur « Acte prologal » de *César-Antechrist*. Mais il a de plus possédé un exemplaire de *Minutes de sable mémorial*, où figure aussi l'« Acte prologal », avec cet envoi : « À Guillaume Apollinaire / « hérésiarque » et « enchanteur pourrissant » / son admirateur et son ami / Alfred Jarry ». Par quel cheminement ce livre est-il allé de la bibliothèque du poète à l'Hôtel Drouot, où il passa en vente le 4 juin 1986, mieux vaut peut-être ne pas trop pousser les investigations. Constatons seulement qu'on n'a pas trouvé de *César-Antechrist* dans sa bibliothèque, qui ne contenait qu'un *Messaline* sans envoi, dans l'édition de 1901.

Les autres lettres contiennent de nouvelles allusions au billard, qui décidément semble beaucoup les intéresser tous deux; mais elles concernent surtout des rendez-vous manqués. Celle qui est datée du 22 avril 1905 a été écrite peu de jours apparemment après la soirée où Jarry tira un coup de revolver sur Manolo. Apollinaire raconte dans « Feu Alfred Jarry »¹¹ qu'on le désarma et que le revolver, un *bull-dog*, « passa quelque six mois dans l'atelier d'un de nos amis ». Si toutefois on en croit cette lettre, c'est lui qui aurait « emprunté » l'arme :

¹¹. Voir note 13.

Je suis parti le lendemain de ce dîner pour mon barrage du Coudray et repars ce soir pour la Bretagne, mais je serai rentré avant huit jours. Vous seriez aimable de me garder par-devers vous le bull-dog que je vous ai prêté et de me le rendre à mon retour.

Après 1905 ils ne se rencontrèrent plus qu'épisodiquement et Apollinaire ne connut que par des amis les circonstances des derniers mois de la vie de Jarry. Il fut du moins de la cinquantaine de personnes qui suivirent son convoi le 3 novembre 1907 :

Non, personne ne pleurait derrière le corbillard du Père Ubu. Et comme c'était un dimanche, le lendemain des Morts, la foule de ceux qui avaient été au cimetière de Bagneux s'était vers le soir répandue dans les guinguettes des alentours. Elles regorgeaient de monde. On chantait, on buvait, on mangeait de la charcuterie: tableau truculent comme une description imaginée par celui que nous menions en terre.

*

Sa disparition n'altéra pas le souvenir de Jarry dans l'esprit d'Apollinaire. Des anecdotes en font foi, comme celle-ci, où Fernand Fleuret rapporte une rencontre avec Robert Mortier :¹²

Deux ans avant la guerre, Apollinaire nous présenta l'un à l'autre. C'était chez Paul Marguerite ; nous étions debout au milieu de visiteurs trop nombreux, et tenions tous les trois un verre de porto, une cigarette et un sandwich fourré d'une sauce verte et crémeuse qui coulait à grosses gouttes sur le tapis rouge. Aussi nous saluâmes-nous en riant, réjouis de notre maladresse, pressés de toutes parts et si embarrassés de notre attirail mondain que nous ne pûmes que choquer nos verres en signe d'amitié. Mais nous riions surtout de ce que Guillaume avait emprunté l'accent de Jarry dans le rôle d'*Ubu Roi*, pour débiter quelque bouffonnerie solennelle.

¹², Fernand Fleuret, *Robert Mortier*, imprimé sur les presses de l'« Union », 40, boulevard Saint-Jacques, à Paris, pour Florent Fels, directeur d'*Action*, 1921, n.p.

Quelques lignes seulement dans le *Journal intime*, à la date du 1er mars 1911, écho sans doute d'une conversation avec Saltas, à porter au dossier de Jarry homme de lettres :

Jarry avait ses « Spéculations », n'osait les porter à un éditeur pensant fallait pour un in-18 un roman, mourant de faim près de son livre.

Mais son activité littéraire et journalistique donne la mesure de sa fidélité. Dès novembre 1907, comme l'atteste une lettre à Jean Royère du 27 de ce mois, il songe à un article sur Jarry pour *La Phalange*, où il vient à peine d'être introduit. Il lui consacre le deuxième portrait des « Contemporains pittoresques »¹³ dans *Les Marges* de novembre 1909. Contrairement à une idée admise, ce « Feu Alfred Jarry » n'est pas un ramassis d'anecdotes où éclaterait la naïveté du bon Guillaume mené en bateau par son interlocuteur. Quand on dispose d'un contrôle, la précision de son récit est évidente. Voir par exemple le passage « À son retour du Grand-Lemps où il avait été travailler avec Claude Terrasse [...] », qui se trouve corroboré non seulement par la chronologie, mais, jusqu'à la référence aux « ors », par la lettre de Jarry du 1er août 1904. Et ce n'était pas si fréquent d'écrire en 1909 :

Quelqu'un a dit un jour devant moi que Jarry avait été le dernier auteur burlesque. C'est une erreur! [...] Ce mot ne peut désigner les produits les plus rares de la culture humaniste. On ne possède pas de terme qui puisse s'appliquer à cette allégresse particulière où le lyrisme devient satirique, où la satire, s'exerçant sur de la réalité, dépasse tellement son objet qu'elle le détruit, et monte si haut que la poésie ne l'atteint qu'avec peine, tandis que la trivialité ressortit ici au goût même, et, par un phénomène inconcevable, devient nécessaire. Ces débauches de l'intelligence où les sentiments n'ont pas de part, la Renaissance seule permet qu'on s'y livrât

¹³. Et non dans *Le Flâneur des deux rives*, comme l'écrit l'éditeur de Jarry dans la Pléiade (tome III, page 946, note 1 concernant la page 578), qui n'a pas vu que son ouvrage de référence (coll. Idées/Gallimard) a pour titre *Le Flâneur des deux rives* suivi de « Contemporains pittoresques ». De plus, je ne vois pas qu'Apollinaire ait publié plusieurs fois ce texte, comme le dit la même note. En fait, les articles donnés par Apollinaire aux *Marges* sous ce titre de « Contemporains pittoresques » ont été réunis en 1929 aux éditions de la Belle Page. On les trouvera dans les *Œuvres en prose complètes* d'Apollinaire à la Pléiade, tome II, pages 1035-1061.

et Jarry, par un miracle, a été le dernier de ces débauchés sublimes.

Qui a donc parlé de la crédulité d'Apollinaire? On aimerait que tous les témoins et les critiques de Jarry en aient une même dose.¹⁴

On lit dans « La Boîte aux lettres » de *L'Intransigeant* le 6 mars 1911 :

De l'auteur d'*Ubu Roi*, Alfred Jarry, vient de paraître un livre très amusant : *Gestes et Opinions du Docteur Faustroll, pataphysicien, roman néo-scientifique suivi de spéculations*. Tout le monde ne voudra pas approfondir les difficiles problèmes de la pataphysique, mais tout le monde goûtera ces satires excellentes, ces ingénieuses déductions qui portent ici le titre de *Spéculations*. Cela vaut le meilleur Swift, les Anglais si fiers de leurs humoristes peuvent nous envier Jarry. Les progrès que cet ouvrage fait faire à l'histoire naturelle sont énormes. Personne avant Jarry n'avait décrit les moeurs de ces animaux singuliers : l'omnibus, le drapaud, le noyé, le volant. Jarry fit également avancer la science en voyageant et le récit d'une de ses grandes explorations est particulièrement émouvant : il s'agit de la découverte de Paris qui fit beaucoup de bruit à l'époque où on ne connaissait encore que la grande banlieue. Ce livre a été recueilli pieusement par Alfred Vallette et mis en ordre par deux amis de Jarry : M. Gaston Danville, aujourd'hui le seul pataphysicien connu, et le docteur Saltas.

La chronique est, on le sait, signée « Les Treize ». Apollinaire, qui était de ces Treize, a découpé l'écho et l'a collé dans un cahier où il rassemblait ses propres articles, signés ou non. On peut donc lui attribuer sans risque d'erreur ces lignes pas mal venues sur Jarry et la pataphysique.

14. On aimerait par exemple savoir d'où vient l'assertion selon laquelle Jarry aurait raconté au « souvent crédule Apollinaire » que Rousseau, pour son portrait, avait pris les mesures de son visage avec un pinceau et les avait reportées sur la toile, alors que c'est Apollinaire lui-même qui rapporte, à propos de *Le Poète et sa muse* : « J'ai posé un certain nombre de fois chez le Douanier, et avant tout il mesura mon nez, ma bouche, mes oreilles, mon front, mes mains, mon corps tout entier, et ces mesures, il les transporta fort exactement sur sa toile, les réduisant à la dimension du châssis » (« Le Douanier », *Les Soirées de Paris*, 15 janvier 1914). On n'emprunte qu'aux riches...

Il évoquera encore les *Gestes et opinions* dans « La Vie anecdotique » du *Mercur* de France le 16 janvier 1912 :

J'ai entendu dernièrement une conversation touchant les événements littéraires les plus importants de l'année 1911. On s'accorda pour dire que c'était la publication de *La Mission théâtrale de Wilhelm Meister* et celle du *Docteur Faustroll* d'Alfred Jarry. Il serait trop long de donner ici les raisons qui poussaient les interlocuteurs à soutenir cette opinion, qui me paraît fondée.

Ce qui ne l'empêche pas d'ajouter, avec un regard en coulisse vers son *Bestiaire*, paru la même année :

On oubliait, toutefois, qu'un grand poète encore inconnu a peut-être publié cette même année son premier ouvrage.

Deux ans plus tard, dans le *Mercur* du 1er février 1914, l'*Almanaco purgativo* des futuristes Soffici et Papini, auquel il consacre sa chronique, lui inspire cette remarque :

[...]l'*Almanach purgatif*, issu des *Almanachs du Père Ubu*, est une agréable chose ; Alfred Jarry eût décerné aux auteurs le grand cordon de l'ordre de la Gidouille.

Elle lui attira une vive réplique de Soffici qui, dans *Lacerba* du 15 mars 1914, lui reprocha d'avoir exagéré le rôle de Jarry comme précurseur du Futurisme. Il est vrai qu'il avait déjà écrit dans *Les Soirées de Paris* du 15 février que les Italiens « doivent à Jarry tout le futurisme » (voir ce texte plus loin).

Et, la même année, dans sa rubrique « Les Arts » de *Paris-Journal*, le 28 juin, l'annonce d'une réédition d'*Ubu Roi* lui donne l'occasion d'attirer l'attention sur l'œuvre graphique de Jarry :

JARRY DESSINATEUR

***Ubu-roi*, qui était épuisé depuis longtemps, va reparaître en édition à 3, 50 F. On y retrouvera la reproduction des bois que Jarry gravait avec un véritable talent.**

On sait qu'il modela les marionnettes avec lesquelles il joua sa pièce.

Mais c'est dans ses dessins et ses bois gravés que le dernier

grand poète burlesque¹⁵ avait su donner la mesure de son instinct artistique.

Il avait le don de l'expression qui manque à tant de gens qui sont de la partie.

Quelques-unes de ses planches gravées ont un caractère de singularité presque cabalistique.

Il serait peut-être intéressant, au moment où il semble que l'on soit sur le point de rendre justice à l'auteur d'*Ubu-roi*, de faire une exposition de ces rares gravures sur bois et des dessins laissés par Jarry.

Le 21 janvier 1914 Apollinaire écrit à Rachilde pour la remercier de «la belle lettre de Jarry» qu'elle lui a envoyée.¹⁶ Il ajoute :

Mon intention est de publier dans *Les Soirées de Paris* la correspondance de notre ami, ou du moins ce qu'on voudra m'en confier.

Ce qui fut fait dans les numéros de la revue datés du 15 février, du 15 mars, du 15 avril et du 15 mai 1914. Apollinaire avait certainement l'intention de poursuivre cette publication, car il écrivait à Marinetti le 18 mai :¹⁷

Envoie-moi si tu es bien gentil ce que tu as de Jarry, lettres et manuscrits inédits. C'est important pour nous. Et tout sera soigneusement traité et te sera renvoyé scrupuleusement.

La présentation dans *Les Soirées de Paris* du 15 février, non signée, est de lui, au moins pour moitié, la seconde partie étant, selon un procédé de citation-collage qui lui est cher, la simple transcription d'une réponse de Fagus à *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*. Il le rappellera d'ailleurs à Fagus dans les derniers jours de juillet 1914 à propos d'une sévère critique de

¹⁵ Apollinaire a oublié qu'il avait réfuté ce mot de « burlesque » appliqué à Jarry dans son « Feu Alfred Jarry ».

¹⁶ C'est la lettre « À Madame R. », la première publiée dans *Les Soirées de Paris*. C'est Rachilde qui avait souhaité ce libellé, car Apollinaire lui dit dans la lettre citée: « L'initiale de la destinataire me paraît très suffisante du moment qu'elle vous paraît préférable au nom entier. »

¹⁷ Voir la correspondance entre Apollinaire et Marinetti dans *Guillaume Apollinaire 202, Bd Saint Germain Paris*, 2 vol., Rome, Bulzoni, 1992 (*Quaderni del Novecento Francese*, n° 13 et 14), édition de la correspondance entre Apollinaire et les artistes et écrivains italiens, établie par Lucia Bonato et Franca Bruera.

ses premiers « idéogrammes lyriques » que l'auteur d'*Ixion* avait faite dans *Paris-Midi* :

Nous sommes unis malgré tout par une profonde piété pour la mémoire d'Alfred Jarry. J'ai publié un certain nombre de ses lettres dans *Les Soirées* et comme chapeau aux premières que je donnai, j'ai trouvé qu'il n'y aurait rien de mieux que la petite notice que vous aviez jadis envoyée à *L'intermédiaire des chercheurs et des curieux*.

Voici ce « chapeau », avec le croquis de Picasso qui l'accompagnait :

Nous commençons la publication de lettres d'Alfred Jarry. On trouvera dans ces pages parfois déchirantes, souvent écrites au courant de la plume pendant la maladie, toutes les merveilleuses qualités qui font de lui un des meilleurs écrivains de son temps. Son chef-d'œuvre, *Ubu-Roi*, est un des chefs-d'œuvre comiques de la scène française. S'il a toute la force et toute la simplicité des bonnes lettres de l'antiquité, toute la truculence et tout le bon sens des verolez tresprecieux du seizième siècle, toute la vivacité, la netteté et le naturel du dialogue moliéresque, toute la fantaisie et tout le lyrisme comique d'un Shakespeare, *Ubu-Roi* a encore quelque chose qui en fait une œuvre à part n'ayant d'analogie dans aucune littérature. Ce quelque chose était l'exceptionnelle personnalité de notre pauvre ami. Elle est cause de l'influence qu'il exerce dans les milieux littéraires et artistiques les plus modernes de l'Europe tout entière.



Influence dont on ne semble guère se douter en France, mais qui est d'autant plus puissante qu'elle s'est exercée par sa propre vertu, sans publicité d'aucune sorte, *Ubu-Roi* étant épuisé depuis longtemps (l'éditeur fait ce qu'il peut pour ne pas rééditer un chef-d'œuvre) et la presse, journaux et revues, ayant dans le monde entier gardé un silence profond sur l'œuvre ainsi que sur l'écrivain. M. Gémier seul a fait son possible pour mettre en honneur un ouvrage célèbre, dont il est peut-être honteux qu'il ne soit point encore au répertoire de la Comédie-Française. Les Italiens, qui doivent à Jarry tout le futurisme, ont le devoir de le faire connaître au public de leur pays.

« Le héros de cette géniale guignolade, a écrit Fagus dans *l'Intermédiaire* du 30 septembre 1910, dépasse la littérature ; il entre dans l'histoire, dans l'humanité comme Hamlet, ou Panurge. On voit couramment (sans parler des applications fatales à tel ou tel personnage, généralement politique) des gazetiers baptisant, à la suite de Jean Lorrain, Drumont, Willy ou Daudet, l'époque actuelle « époque-Ubu ». De cette fortune qu'écrivain ne réalise guère deux fois, heureux quand il la réalise une, les ouvrages subséquents nécessairement souffrirent ; d'autant plus qu'une science, une érudition universelles s'y cristallisent dans une écriture un peu hermétique à force d'être adamantine : ce qui éloigne le commun des lecteurs ; ce qui précisément les fera durer autant que la langue française. Ces ouvrages sont nombreux pour la courte vie de l'auteur : *Les Minutes de sable mémorial* ; *César-Antéchrist* ; *Ubu-Roi* (Mercure 1897, repr. en 1896) ; *Les Jours et les Nuits* (Mercure, 1897) ; *L'Amour en visites* (P. Fort, 1898) ; *L'Amour absolu* (Mercure, 1899) ; *Ubu enchaîné* (*Revue Blanche*, 1900) ; *Messaline, son chef-d'œuvre* (*Revue Blanche*, 1901) ; les *Almanachs du Père Ubu* (1899 et 1902) ; *Le Surmâle* (*Revue Blanche*, 1902) ; *le Moutardier du Pape* (Mercure, 1907) ; la traduction des *Silènes* de Christian Grabbe (parue dans la *Revue Blanche*, 1898), la traduction de *La Papesse Jeanne*, en coll. av. Jean Saltas (Fasquelle, 1908), le poème de *Pantagruel*, opéra, mus. de Claude Terrasse ; *La Dragonne*, et *Gestes et Opinions du Docteur Faustroll, pataphysicien* (Fasquelle, 1911) ; *Spéculations*, et *Le Périphe des Arts et de la Littérature* (publiés dans la *Revue Blanche*, la *Plume*, le *Canard Sauvage*, etc.). Alfred Jarry, « venu au monde le jour de la Nativité de la

Vierge, le 8 septembre 1873 », est mort à l'hôpital de la Charité en 1907, le jour de la Toussaint. Les seuls articles importants donnés sur lui parurent, à *L'Occident* (Fagus, novembre), et aux *Marges* (G. Apollinaire, 1910). »¹⁸

Vint la guerre et l'engagement d'Apollinaire. C'est à la fin de 1916 seulement, après sa blessure à la tête qui entraîna une longue convalescence, qu'il reparut dans la vie littéraire et artistique parisienne. Jarry n'est pas oublié et il ne manque pas une occasion de le citer. Par exemple dans *Excelsior* du 11 septembre 1918 où un écho sur le haut-de-forme le conduit à rappeler que l'auteur de *La Chandelle verte* disait de ce couvre-chef qu'il était un « produit de la civilisation ». Ou dans *L'Europe nouvelle* du 26 octobre de la même année — quinze jours avant sa mort —, pour noter :

Alfred Jarry disait une fois : « Quelle belle pièce de guignol on pourrait tirer de *La Chartreuse de Parme* si elle n'était pas de Stendhal ». C'est que Jarry, tout facétieux qu'il fût, avait le respect des réputations établies.

Les variations de Vollard sur le thème d'Ubu lui avaient inspiré le 27 avril 1918 dans *L'Europe nouvelle* les réflexions suivantes :

Depuis un certain temps, M. Ambroise Vollard a sur le chantier un singulier ouvrage sur notre administration coloniale. Cet ouvrage désopilant mettait en scène Ubu lui-même, le roi de Pologne cher à Alfred Jarry, et devait porter le titre d'*Ubu aux colonies*. Cette nouvelle étant parvenue jusqu'à l'éditeur d'Alfred Jarry, M. Fasquelle, celui-ci crut y voir une contrefaçon propre à faire du tort à une réédition toujours attendue d'*Ubu roi*. Il n'en était rien cependant et M. Ambroise Vollard, qui fut un ami de Jarry, dont il publia le second *Almanach du père Ubu*, finit par persuader l'éditeur et les ayants droits de feu Alfred Jarry de sa parfaite bonne foi. *Ubu aux colonies* n'est nullement une contrefaçon d'*Ubu roi*. S'il a choisi le père Ubu comme personnage, c'est une sorte d'hommage rendu au génie d'Alfred Jarry et la publication d'*Ubu aux colonies* aidera à populariser le nom d'un personnage en passe de devenir proverbial comme Gargantua, Panurge, Pantagruel, Gulliver ou Robinson

¹⁸. On remarquera l'erreur de Fagus, qui date l'article d'Apollinaire de 1910, erreur que ce dernier n'a pas corrigée.

Crusoé.

Ubu aux colonies paraîtra donc avec les illustrations de Rouault et M. Ambroise Vollard ne se verra par obligé de substituer à Ubu, Panurge ou Gulliver entre lesquels il hésitait.

Au reste, M. Vollard n'a-t-il pas publié en édition privée, car la censure a été impitoyable, une petite farce spartiate, intitulée *Ubu à l'hôpital*, qui fut goûtée même dans le Service de santé et représentée dans une formation sanitaire du front?

Dans sa conférence sur l'esprit nouveau, lue le 26 novembre 1917 au Vieux-Colombier par Pierre Bertin, il désigne Jarry comme un initiateur de la modernité (alors que rares sont les noms dont il fait état à ce propos) :

Nous avons vu aussi depuis Alfred Jarry le rire s'élever des basses régions où il se tordait et fournir au poète un lyrisme tout neuf.

Plus important que ces références est le projet d'une édition d'*Ubu Roi*. Dans une lettre du 22 mars 1917 à Georgette Catelain il écrit :

Comme il fallait que j'écrivisse un roman, que je réunisse un livre de vers, que je donnasse l'édition définitive d'*Ubu roi* et une édition des *Fleurs du mal* j'ai cessé toute correspondance sans quoi je ne m'en serais jamais tiré.

Mais, ajoute-t-il, tout va maintenant pour le mieux :

Le roman est fini et donné à l'éditeur, le titre jusqu'à nouvel ordre : *Les Caprices de Bellone*.

Le livre de poèmes a été remis au Mercure, titre définitif *Calligrammes*. *Ubu roi* a été remis à M. Fasquelle et j'achève la préface au Baudelaire.

Voire! Si le Baudelaire parut effectivement à la fin de 1917, *Calligrammes* était encore sur le chantier à l'automne et le roman, refondu en 1918 dans *La Femme assise*, ne vit le jour qu'en 1920. Quant à l'édition d'*Ubu Roi*, il n'en fut plus question. On peut douter que le manuscrit ait été remis à l'éditeur en mars 1917

comme le prétendait Apollinaire. Quelques documents provenant de ses papiers laissent toutefois penser qu'il avait commencé à y travailler: quatre des cinq pages de « Feu Alfred Jarry » arrachées à un exemplaire des *Marges*, avec le titre biffé remplacé par la mention manuscrite « Préface » et quelques corrections, deux feuillets d'épreuves de la présentation des « Lettres d'Alfred Jarry » dans *Les Soirées de Paris*, le titre ayant été rayé et des corrections introduites qui tendent à affermir le texte en l'abrégeant.

*

S'il faut un mot de la fin, on l'empruntera à Breton qui, répondant à une enquête sur les dix premiers hommes à qui accorder du génie, commençait sa liste par « Alfred Jarry, Guillaume Apollinaire », pour énumérer ensuite Raymond Roussel, Kafka, le douanier Rousseau, De Chirico, Marcel Duchamp, Chaplin, Freud et Einstein.

Michel DÉCAUDIN

BOUQUET AUTOUR DU PAL

1. Paul VERLAINE

« LE PAL »

[Fragment inédit du vivant du poète.¹⁹]

**Le Pal
Est de tous les supplices
Le principal,
Il commence en délices
Le Pal,
Mais il finit fort mal...**

*

Ces quelques lignes sont à mettre en rapport avec « Les couplets du pal » de *l'Étoile*, opéra-bouffe de Chabrier (voir la quatrième section plus loin). Lepelletier, dans sa biographie de Verlaine, croyait que Chabrier se servit d'un scénario d'opérette fourni par Verlaine pour la composition de *l'Étoile*, et même que les « couplets du pal » étaient de sa main. Cependant, l'opérette de Verlaine n'a pas été retrouvée et tout ce qu'il en reste sont les rimes ci-dessus. La version finale, précisons-le, n'a rien d'homosexuel (pas de délit de délices!). Le livret de *l'Étoile* est signé Leterrier et Vanloo sans mention aucune de Verlaine. Il demeure raisonnable de croire que le poète fit part au moins de ces quelques gestes palloïds à son bon ami Chabrier.

*

Dans « Visions actuelles et futures » (1894), cet inventaire de supplices, Jarry semble apprécier, comme Verlaine, les plaisirs initiaux du pal, avant d'invoquer le jugement de Dieu sur la sodomie. Le pal lui arrache un aparté, « *melius est principium*

¹⁹. Reproduit dans les *Œuvres poétiques complètes* de Paul Verlaine, texte établi et annoté par Y.-G. le Dantec, édition révisée, complétée et présentée par Jacques Borel, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1962, p. 126 et note.

orationis... » (le début du discours est meilleur),²⁰ puis vient le rappel, quelque peu chiffré, de la fin de Sodome et Gomorrhe : « Et l'on dévissera prochainement ceux qui sont apophyses du charnel et prismatique toit de la Halle aux vins et de quelque autre chose que ce soit que l'on appelle toits [...] *car ils attirent le feu du ciel.* » (C'est moi qui souligne.²¹) On se souvient des « Prolégomènes de Haldernablou », où « la pluie de soufre et de bitume tombait avec la voix du haut des nues » sur les pécheurs. *Haldernablou* plus que ses autres œuvres souligne le lien entre l'adoration (homosexuelle) du phallus et le péché. On ne peut que se poser des questions d'ordre biographique : Jarry se dégageait-il de la nostalgie pour le christianisme de son enfance et de sa mère? Met-il en œuvre le pécheur pour mieux dégager le pataphysicien?

*

Une des définitions jarryques de la Pataphysique la moins commentée est la conclusion de cet article sur les supplices, qui dit : « La Pataphysique est la science de ces êtres et engins actuels ou futurs avec le Pouvoir de leur Usage (*discipulus*)... ». La question de la symbolique des instruments de violence est vaste (elle est historique), alors, dans un premier temps, suggérons que l'opposition intéressante à suivre est celle qui se cristallise autour du pal, d'un côté, et du crucifix de l'autre.

Le pal est un symbole incomplet, comme le signe « moins » dans *César-Antechrist*. C'est un symbole finalement risible, bouffe. Les exemples qui figurent dans l'anthologie publiée ici tendent, quantativement, à le prouver.

Un des thèmes de *César-Antechrist* est la symbolique de la Croix. Signe « plus », union de deux signes « moins », bâton-à-physique qui tourne, sablier qui se renverse...²² La Croix réunit les contraires

²⁰. Voir *Œuvres complètes*, t. I, Bibliothèque de la Pléiade, p. 338 et la note de Michel Arrivé.

²¹. Il est question, bien sûr, d'ornementations architecturales et de paratonnerres involontaires, mais ne nous arrêtons pas ici sur la boutade, qui n'est que la surface chatouillante du texte.

²². Dans *Les Minutes de sable mémorial*, on trouve que la Croix et le sablier ont tous les deux un « reflet sur un marais ». Cp. « LE CHRIST D'ARGENT, face à la Croix d'Or et semblable à son reflet sur un marais [...] » (« L'Acte prologal de César-Antechrist », scène II) ; et les refrain du poème « Le Sablier » : « Suspends ton cœur, ton cœur qui pleure / Et qui se vide au cours de l'heure / Dans son reflet sur un marais. » César-

comme ne le peut le pal seul. Le pal est le phalle qui est le supplice de la chair, tel que Verlaine le proposait dans *Sagesse*, un des livres pairs du Dr Faustroll. Et la Croix, dans le symbolisme échevelé de *César-Antechrist*, est la transformation du supplice en une « réconciliation » difficile à déchiffrer, mais qui serait la version *sérieuse* du pal. La Croix réunit les contraires, le pécheur avec son Dieu, ou le pataphysicien avec lui-même.²³

P.Ed

Antechrist, s'adressant à la Croix, parle des « nuages de l'ascension de ton sable [...] » (scène VI), car la Croix se retourne, dans *César-Antechrist*, comme un sablier... pour compter le temps du *descendit ad infernos*.

²³. Comme pour une course de côte au Calvaire, « le pataphysicien [est] cramponné » à la Croix (« Acte héraldique », scène VI, c'est Fasce, le signe « moins », qui s'adresse au Templier, le signe « plus »). Il est cramponné « à tes oreilles et à tes ailes rétractiles, poisson volant », rappelant Verlaine qui disait « La Croix m'a pris sur ses ailes » (*Sagesse*, « Né l'enfant des grandes villes »).

2. Léon BLOY

"LE PAL"

[Paru initialement dans *Le Pal, Hebdomadaire, par Léon Bloy, n° 1*
(Paris, 4 mars 1885) pp. 1-4.]

J'ai longtemps cherché le moyen de me rendre insupportable à mes contemporains.

Il serait tout à fait puéril de raconter les absurdes et impraticables desseins que ce désir m'a successivement inspirés.

Notre époque de faiseurs d'affaires et de cabots dans tous les genres est tellement abjecte que rien, je crois, — sinon la fuite ailée de Mercure ou l'indifférence du *spectateur*, — n'est presque plus capable de toucher personne.

L'âme humaine oxydée d'argent,²⁴ intoxiquée de littérature et de politique, avachie, défoncée par tous les chiens errants de l'histrionisme, est en chemin de trépasser dans une sorte de paix ignoble et épouvantable.

On ne s'indigne plus et on ne proteste plus. Le ferment d'aucune grande idée ne soulève plus le fumier moderne. On est fixé dans l'inscrutable sérénité de l'ignominie absolue et le derrière humain, désormais impassible, est devenu semblable à un immense Maelstrom pour coups de bottes.

* * *

Le supplice du PAL a toujours frappé l'imagination des Occidentaux. C'est une combinaison sublime de l'atroce et du comique dont l'effet devait être certain sur des races mobiles, incapables de rien comprendre au génie contemplatif de l'Orient et qui n'aperçurent jamais, par exemple, l'énorme grandeur symbolique de Xerxès rêvant d'enchaîner la mer...

* * *

²⁴. Référence au portrait photographique qui, depuis une génération, convertissant « l'âme » apparente du sujet en sels d'oxyde d'argent, permettait à chacun de se gausser de son image portraiturée fidèle et le plus souvent faite avec de si économiques moyens qu'elle caricaturait la prétention de la pose aristocratique en une hideuse grimace d'automate, ce qui ne semblait pas les déranger. [Ndlr.]

L'incontestable beauté du PAL est surtout, en effet, dans son symbolisme. La fin hideuse de ce sodomite roi d'Angleterre²⁵ puni de la main des goujats et crevant *horizontalement* dans son péché par un embrochement au fer rouge est simplement une barbarie et une stupidité.

Au point de vue de l'esthétique tortionnaire, j'approuverais assez l'incandescence de l'outil, mais la *verticalité* est indispensable.

La profonde idée de ce genre de châtiment, plus auguste qu'on ne suppose, c'est qu'il faut que l'homme endure *debout* et qu'il meurt de bas en haut. C'est une manière de restitution pénale de l'originelle attitude contemplative, chantée, il y a deux mille ans, par le poussiéreux Ovide...

Le coup de pied au derrière, l'un des mouvements les plus nobles de la colère occidentale, n'est qu'un vague reflet presque éteint de la vénérable tradition du PAL.

* * *

C'est pourquoi j'entreprends de la restaurer *littérairement*.

Sans doute, cette forme d'empalement ne peut pas suffire dans une société qui méprise de plus en plus les immatérielles spéculations de la pensée. Il y faudrait le fer et le feu, et des déluges, et des choléras, et des tremblements de terre accompagnés de tous les tonnerres de Dieu!

Mais ces choses désirables ne sont pas en ma puissance, hélas! et je ne peux faire que ce pamphlet dont voici naïvement la conception.

Dire la vérité à tout le monde, sur toutes choses et quelles qu'en puissent être les conséquences.

Cela revient à offrir la superficie totale de mon épiderme à tous les engins imaginables de destruction.

Je déclare mon irrévocable volonté de manquer essentiellement de modération, d'être toujours *imprudent* et de remplacer toute mesure par un perpétuel débordement...

* * *

²⁵. Edward II (voir les pages sur Marlowe plus loin). [Ndlr.]

On commence à chanter publiquement Lesbos et Sodome et l'antique Veau d'or, porté sur les épaules de nos Croupissants glorieux, déambule avec majesté, processionnellement escorté des phallophores et des massacreurs d'innocents. C'est à peu près toute la politique et toute la littérature contemporaines.

Il se peut, dit-on, que je sois moins obscurément désigné que le premier venu pour proférer les inutiles anathèmes par lesquels toute société menaçant ruine est avertie de sa fin dernière.

S'il en est ainsi, j'accepte le rôle et que tout croule sur moi! « Cela me fera toujours un peu de poussière. »

Peut-être, aussi, trouverai-je par là quelque occasion, — dans le centre même de nos plates et dégoûtantes mœurs, — de m'intéresser une bonne fois à la vie, enfin!!!

Léon BLOY.

3. Christopher MARLOWE

EDWARD II

Drame de Christopher Marlowe (1592 environ)

Edward II figure ici pour la scène où le roi se fait embrocher au fer rouge. On en parlait vraisemblablement quand Paul Fort mit le *Faust* de Marlowe sur scène en 1892. Jarry publia « Guignol » (où Achras se fait empaler) en 1893, mais ce n'est pas nécessairement le dramaturge anglais qui lui mit le pal à l'oreille. L'influence, à proprement parler, n'est pas tellement la question, ce qui est intéressant c'est le traitement dénué de tragique que donne Jarry au pal, tout le contraire de l'exemple de Marlowe. Le pal, en somme, ne peut pas être pris au sérieux.

L'assassinat d'Edward II se fait devant le public, le fait est notoire, et la scène cruelle sans l'ombre d'humour noir. Mais on imagine bien un auteur dramatique voulant ajouter un délai, un ralentissement, une circumambulation à ce moment critique. « Guignol », farcie de symbolisme bouffe et d'un ballet, rend la violence sublime, et le geste homosexuel est « sublimé » (pour citer le mot de Freud). Peut-être le potache Jarry pensait-il que Marlowe méritait ce traitement, et que c'était lui, Marlowe, qui tournait autour en allant droit aux faits.

La légende veut que l'infortuné roi d'Angleterre Edward II (1284-1327), fait prisonnier au château de Berkeley et condamné à mort par ses rivaux, fut empalé comme punition symbolique pour son homosexualité, et que ses cris aristotéliques fussent entendus jusqu'aux environs du bourg.²⁶

²⁶. Un quart de millénaire après ces faits, l'historien et moralisateur Raphael Holinshed écrit dans ses *Chronicles* (2e éd., 1587) que le roi passait son temps « *in voluptuous pleasure, and riotous excess* [...] *both daies and nights in iesting, plaieng, blanketing, and in such other filthie and dishonorable exercises* » (« en des plaisirs voluptueux et en des excès bruyants et chaotiques [...] les jours et les nuits à jouer, plaisanter, coucher, et en toutes sortes d'exercices sales et déshonorants »). Une partie de la légende découle peut-être de ce mot incertain, coquille ou invention, « *blanketing* », qui réunit « *banqueting* » (« offrir un banquet, festoyer »), et une verbalisation de « *blanket* », draps (donc : « coucheries »?). Le OED cite cette même ligne pour illustrer un des sens connus de « *to blanket* : *to toss in a blanket as rough punishment* » (« faire sauter qqn dans une couverture »), mais le sens donné par le dictionnaire ici me paraît être pure spéculation. Le critique Harry Levin, qui cite la phrase historique dans son *Christopher Marlowe : The Overreacher* (1954) va jusqu'à adjoindre au mot douteux un « *sic* » suggestif.

Christopher Marlowe fit un drame tragique de l'homosexualité du roi, de son abdication forcée et de son meurtre. Bien qu'on torture le roi de manière psychologique dans la pièce, et bien que les préparatifs et accessoires de l'embrochage soient énumérés, le dramaturge n'explique pas la manière de mise à mort qui doit être montrée sur scène devant le public : on amène une table et on va « sauter dessus » — va-t-on voir alors une mort par écrasement, ou est-ce simplement pour l'immobiliser? Au metteur en scène de décider si les préparatifs doivent être suivis/ exécutés ou non. Les voici :

**LIGHTBORN.— See that in the next room I have a fire,
And get me a spit, and let it be red-hot.[...]
What else? A table and a feather-bed.**

[*Edward The Second*, Acte V, scène v, vv. 31-35,
puis, pour la mort du roi, voir vv. 110-117.]

(« LIGHTBORN : Faites-moi du feu dans la salle d'à côté, et cherchez-moi une broche, et qu'elle soit chauffée au rouge. [...] Quoi d'autre? Une table puis un lit de plumes. »)

Un mystère demeure, comme l'avait promis l'assassin :

**YOUNGER MORTIMER.— And hast thou cast how to
accomplish it?**

**LIGHTBORN.— Ay, ay ; and none shall know which way he
died.**

**YOUNGER MORTIMER.— But at his looks, Lightborn, thou
wilt relent.**

LIGHTBORN.— Relent! Ha, ha!

[Acte V, scène IV, vv. 23-26.]

(« LE JEUNE MORTIMER : Et avez-vous trouvé comment l'accomplir? LIGHTBORN : Oui, oui ; et personne ne saurait jamais la manière de sa mort. LE JEUNE MORTIMER : Mais à ses regards [implorants], Lightborn, vous allez perdre courage. LIGHTBORN : Perdre courage! Ha, ha! »).

P.Ed

4. Emmanuel CHABRIER

COUPLETS DU PAL

[*L'Étoile*, Opéra-Bouffe en 3 Actes, représenté pour la première fois à Paris, au Théâtre des Bouffes-Parisiens, le 28 novembre 1877. Paroles de Leterrier et Vanloo, musique de Emmanuel Chabrier.]

Nous sélectionnons et transcrivons de manière linéaire/horizontale/diachronique ces mots conçus, disposés et chantés de façon plus synchronique qu'il n'est possible de l'indiquer sans reproduire purement et simplement la musique et le livret, même si le texte seul pâtit de ne pas être rehaussé des couleurs de l'harmonie, de la tournure modale du début des couplets et de la vivacité rythmique de l'ensemble.

Il s'agit de l'Acte I, scène vi : Scène, Chœur, Couplets du Pal et Final.

SCÈNE Maestoso (solennellement)

OUF. (f.)

Jeune homme, tu viens de gifler le roi.

LAZULI. (f.)

Oui j'ai giflé le roi!

LAOULA et ALOËS. (ppp)

Il a giflé le roi! [...]

OUF (*suffoqué*). *Animez un peu*

Le roi que tu giflas! c'est moi!

Une pareille offense,

demande une prompte vengeance,

et sur l'heure tu vas mourir.

LAZULI. Allegro (*à part*)

Mourir! ma foi mieux vaut mourir

que trop long souffrir. [...]

OUF. Allegretto assai

Et vous, soyez heureux

bonsujets, soyez, soyez heureux,
car ma fête ainsi que l'an dernier sera complète.
(très souriant, content, un peu mystérieusement) (p)
Vous allez voir, vous allez voir comment tombe une tête.
(Récit. Très déclamé, pas vite)
Qu'on m'apporte à l'instant les instruments du pal.

SOPRANI, TÉNORS, BASSES. All°.

Le pal! le pal! le pal! le pal!

LAZULI. Rit. (mf.)
Comme cela doit faire mal!

OUF (avec tranquillité et presque parlé).
Mon cher ami ça m'est égal.

CHŒUR Allegro (ff.)
Le pal! le pal!
est de tous les supplices,
le principal! Le pal! le pal!
est de tous les supplices,
le principal,
(f. pesante) et le moins rempli de délices. (fff. très sec: Cri).
(ff.) Et le moins rempli de délices, de délices.[...]

COUPLETS DU PAL (Allegretto con moto)

OUF.

Ce fauteuil qui n'a l'air de rien,
vous semble un fauteuil ordinaire,
eh bien, mon cher écoutez bien,
c'est un fauteuil extraordinaire.
D'abord il ne dit rien aux yeux,
ce n'est qu'en s'asseyant soi-même
(a Tempo) que par un truc ingénieux, (rit.)
on en comprend tout le système! (rall.)
(A Tempo)

Donnez-vous la, donnez-vous la, donnez-vous la peine de vous
asseoir, (animez un peu)
mon bon ami, mon bon ami, mon bon ami vous allez voir. (traînez

la voix)[...]

Regardez-moi, sans nul effort,
je vais tournez la manivelle,
et vite, au moyen d'un ressort,
paraît une tige fort belle.
Et je puis en un tour de main,
ici faire monter la chose
d'un (*rit.*) centimètre, ou dix, ou vingt.
(*rallentando*) C'est une question de dose.
(A Tempo. *pp*)

Donnez-vous la, donnez-vous la, donnez-vous la peine de vous
asseoir,
mon bon ami, mon bon ami, mon bon ami vous allez voir.

[*Le chœur répète.*]

OUF. Moderato (*Récit. f.*) [Mais le roi doit partir... Ndlr.]
Holà! qu'on apporte soudain,
(*mesuré*)
au lieu du pal mon palanquin.

LAZULI, LAOULA, ALOËS et CHŒUR. Presto (*ff.*)
Qu'on apporte soudain,
au lieu du pal au lieu du pal son palanquin.

OUF. 1° Tempo
Donnez-vous la, donnez-vous la, donnez-vous la peine de vous
asseoir,
chez moi je vais vous recevoir.[...]
[*Répété par le chœur. Fin du 1er Acte.*]

[*Les couplets sont repris à la fin de la pièce sous la forme :*
"Donnez-vous la, donnez-vous la, donnez-vous la peine de vous
asseoir, mes bons messieurs, mes bons messieurs, mes bons
messieurs venez nous voir."]

* * *

Rappelons que la contribution venant de Paul Verlaine serait minimale, la dernière collaboration entre celui-ci et Chabrier étant de 1865.

Francis Poulenc, dans son *Emmanuel Chabrier* (La Palatine, Genève et Paris, 1961), affirme que « Donnez-vous la peine de vous asseoir » vient directement du « Roi barbu qui s'avance, bu qui s'avance » de *La Belle Hélène* d'Offenbach (p. 43). C'est précisément ce morceau qui poussa les Palotins à dire :

Ce tonneau qui s'avance, neau qui s'avance, neau qui s'avance, c'est le Père Ubu.²⁷

Ainsi sont réunis dans une seule cadence, la chaise percée au pal, le roi barbu, Ubu, le tonneau et le neau (ce qui peut glisser et devenir un « nœud », un phallus).

²⁷. Voir *Ubu Cocu*, Acte II, scène iv, page 153 de l'édition Folio, et la note.

5. Claude TERRASSE et FRANC-NOHAIN

Vingt-cinq ans plus tard, le pal est à nouveau évoqué dans une opérette. En 1902, Claude Terrasse & Franc-Nohain donnent au Théâtre des Mathurins une œuvre intitulée *Au temps des croisades*, rapidement interdite en raison de ses variations autour de la ceinture de chasteté et de la manière de prendre son efficacité en défaut, du double usage du droit de cuissage exercé pendant la pièce — par un usurpateur, de surcroît! — et de l'incitation à l'usage du même droit par la suzeraine envers ses sujets mâles. La pièce reparaît au Théâtre des Capucines à partir du 14 novembre 1903 sous le titre de *Péché véniel* et triomphe.

Le thème du pal est à la fois présent et constamment esquivé dans le livret de Franc-Nohain qui se livre à des jeux autour du mot dans le *Chœur féodal* :

Au temps des Croisades

BERTRADE.

La Palestine! Naturellement!... D'abord, je voudrais bien savoir où cela se trouve exactement, la Palestine? Est-ce que ça existe, seulement? Palestine : ça a à peine l'air sérieux, c'est un nom de femme... qui prouve que ce n'est pas une simple invention de maris?... On dit à sa femme : « Je m'en vais en Palestine... » et puis vas-y voir! — C'est bien commode!

ADALBERT.

Mais, Madame, cette ironie effraie votre vieil écuyer fidèle. Vous savez bien que les paladins...

TOUS.

Pal — adins!

ADALBERT.

Tous les paladins vont en Palestine.

TOUS.

Pal — estine!

ADALBERT.

Sur leur palefroi...

Pale — froi.

TOUS.

Il n'y en a plus?

BERTRADE.

CHŒUR FÉODAL

BERTRADE. All^o moderato
Pa-les-ti-ne, pa-le-froi, Pa-la-din et pa-le-quoi?

TOUS.
Pa-le quoi? pale quoi, pale quoi, pale quoi?

LOUISON.
[L'orchestre dialogue avec chaque soliste. Ici encore, la musique serait nécessaire.]

Pa-lanquin,

LUCETTE.
Pa-le-tot,

THIERRY.
Palpi-tant,

GUSTAVE.
Pa-laiseau,

FERNAND.
Pa-lissade,

GUSTAVE.
Palissandre,

LOUISON.
Palmipède,

LUCETTE.
Paltoquet,

FERNAND.
Pa-likare,

GUSTAVE.
Pa-limpseste,

ADALBERT (*navré*). (*presque parlé*)
Pa-lé-tuvier et pa-lé-on-to-lo-gue.

TOUS. All^o Tempo
Pale, pale, pale, pale, pale, pale, pale
[etc. 28 fois. Reprise des répliques ci-dessus, puis :]
C'est un vrai régal, gal, gal, que le régime féodal, dal, dal
[etc. Reprise de tous les phrases, puis :]

LOUISON.
Pa-lanquin,

LUCETTE.
Pa-le-tot,

THIERRY.
Pal-pi-tant,

BERTRADE (*parlé*).
Et voilà trois ans que ça dure.



B + R - È + V - E + S

✚ Création mondiale de *César-Antechrist*. Il s'agit plus précisément d'une production des deux premiers actes, l'Acte Prologal et l'Acte Héraldique, en « New Model Theatre », et en traduction anglaise. Le « Petit Théâtre Astronomique », après collaboration avec les membres de l'OuTraPo lors de sa production d'*Ubu Roi* en « Théâtre Carton », annonce une nouvelle « joint production » pour cette mise en scène de théâtre miniature. Les personnages et les décors sont en large partie des reproductions des dessins et gravures de Jarry, coloriés, articulés, et diversement agencés. L'héraldique y est respectée, se prêtant parfaitement au théâtre construit en plans.

✚ Le spectacle a eu lieu en Angleterre, à Eastbourne (East Sussex), le 25 octobre 1997, lors du « Wish Tower Festival of New Model Theatre and Traditional Toy Theatre », qui s'est déroulé du 24 au 26. Il y aura des représentations secrètes à Paris suivant la disponibilité de lieux sinistres.

Avec les voix de: Milie von Bariter (**Saint-Pierre-Humanité**, La Trompette, **Le Templier**, Cotice); Paul Edwards (Le Christ d'Argent, Le Scarabée, La Corne du Héraut, Le Fleur de Lys, Le Roi, Pairle, Giron); Anne Feillet (Le Christ de Bronze, Le Ciboire, Le Héraut, Le Reflet, Orle, Trescheur, **Fasce**, Pile); et Félix Pruvost (Le Christ d'Or, Le Tau, Le Coq, Le Roi, **César-Antechrist**, Chef, Ubu).



Télévision

« Alfred Jarry et Apollinaire ». La Cinquième, jeudi 25 septembre, 17h40.

Exposition

Plusieurs portraits inédits d'Ubu ont été dévoilés lors de l'exposition photographique « L'OuPhoPo et ses amis » (au Théâtre 13/Centre Daviel, 24, rue Daviel, 75013 Paris, du 13 octobre au 28 novembre, de 14h à 22h du lundi au vendredi). On peut mentionner :

- « Ubu souffleur », par Arend van Buchell, Stanley Chapman (OuTraPo) et la Transcommission du Blow-Up. Il s'agit d'un dessin de 1596 esquissé sur le vif pendant que Shakespeare et Cie. répétaient *Hamlet* (William jouait le fantôme). Le dessin est reproduit dans *Outrapo's Review*, n° 4 (pp. 1-3), où il est accompagné d'un agrandissement qui fait apparaître la véritable tête de Shakespeare. La reproduction de cet « instantanée » montrée à l'« OuPhExpo » est coloriée afin de faire ressortir la tête piriforme d'un Père Ubu « souffleur » qui se cache derrière un banc.

- « Portrait d'Ubu », rayogramme par Ubustine. Repro-

duit les traits essentiels du « Portrait véritable » gravé par Jarry.

- « Le Père Ubu au Grand Canyon (mai 1997) », tirage couleur par Ubustine. Dit « Portrait canyonnique ».

- « Portraits d'Ubu et de Jarry par coordonnées onomométriques ». Impressions laser exécutées par Gersan Moguérou d'après la célèbre contrainte OuPeinPienne.

- « Portraits des marionnettes en meccano d'*Ubu Roi* pour Théâtre Victorien », 20 Ilfochromes par P.Ed. Il y avait aussi des photographies représentant des scènes d'*Ubu Roi* sur Théâtre Miniature.

- « Ubu Ramsgate », Ilfochrome par P.Ed. représentant une pierre blanche trouvée sur la plage à Ramsgate et dont la ressemblance avec le Père Ubu fait marée.

- « Ubu Perfecto », Ilfochrome par P.Ed. représentant le dos d'un blouson en cuir où est reproduit à la gouache l'Ubu de Picasso.

- « UBU camion », tirage couleur du célèbre camion de Canterbury par le paparazzo Marcel Troulay. Il ne s'agit pas ici d'un portrait mais de l'utilisation inconsciente du mot « UBU ». Nous ne ferons pas ici la liste des autres allusions jarryques (voir *L'ExPoLogue de L'OuPhoPo*).

•

PARUTIONS

Recherche et signalement
bibliographiques par Patrick
Fréchet et Michel Décaudin

• Claude LAUNEY, *Avez-vous lu? Alfred Jarry. L'Unique*, Laval : Siloë éditeur, 1996. 48p.

Panégérique réjouissant et vulgarisateur, bâti sur l'opposition : Enfance vs. Tyranie.

L'ouvrage n'est pas entièrement convainquant en parlant du dandysme de Jarry, car on peut se demander si l'exercice n'était pas, d'une part, d'annexer Jarry aux « originaux » de Laval dont Launey dresse la liste d'honneur, et, d'autre part, de définir l'Œuvre par la psychologie apparente de l'Homme. N'est-ce pas la répétition de l'opposition binaire de départ sur le mode biographique : l'adulte-enfant créateur se pare de manières et de style pour se lover dans une carapace de pierreries verbales dressée contre le monde? Et l'essayiste, qui voudrait figurer dans les rangs des démystificateurs du « Jarry ubuesque », ne verse-t-il pas dans un autre mythe, celui du « Jarry enfant », mythe beaucoup plus résistant puisque l'abîme insondable de l'enfance renverra toujours un

écho à tous les chercheurs de source?

Jarry n'était pas Dandy dans le sens de Barbey d'Aureville :

Les Dandys [...] respirent [...] la contagion de l'affreux puritanisme [...] vivent toujours sur l'idée de dignité comme sur un pal, ce qui — si souple qu'on soit! — gêne un peu la liberté des mouvements et fait tenir par trop droit.

(Du dandysme et de George Brummell, Bassac : Plein Chant, p. 124.)

P.Ed.

*

• Norbert STEIN, *News of Roi Ubu, Pata Music meets ARFI*, double CD, n°10 de la collection "Pata Music", sept. 1997.

Jazz trilingue. On peut signaler : les holorimes autour du mot « pata », jactées dans « Introduction » ; « Autism cap », où les cuivres parviennent à moduler leur voix sur la parole humaine ; puis les paroles d'« Absinth ». D'ailleurs, les improvisations de « Jazz Libre » (*free-jazz*), surtout sur le deuxième CD, ressemblent parfois à de longues séries de phrases en holorimes, émises à intervalles par les musiciens

libres, « le premier à un, le deuxième à deux, le troisième à trois. »

Leurs improvisations sont prévues¹

Stein se réclame d'un Jarry surréaliste, selon Kurth : « Norbert Stein a inventé ce mot [Pata] pour attirer notre attention sur le fait qu'un microcosme artistique peut également comporter des éléments surréalistes, et se dérober à une évaluation selon des critères classiques. » Mais peut-être que c'est à *Ubu Roi*, et à ses possibilités plastiques de mises en scène risquées, qu'il faut penser, quand le critique plaide : « Le rêve d'un "folklore imaginaire" est le rêve de retrouver les possibilités d'une culture orale (opposée à une culture écrite) que les sociétés occidentales ont perdu : créer une entente parfaite entre le corps et l'esprit, ne serait-ce que le temps d'un instant, parvenir à une osmose parfaite [...] retrouver les mythes et les rituels [sic] »?

Le petit livre d'accompagnement recèle trois contributions à l'iconographie d'Ubu signées Roy Herbst : un Ubu couronné, mais triste comme un clown anglais, ne voit pas que son ombre s'est métamor-

phosée en celle d'un clown; une couronne est faite d'un œil encerclé de personnages en carton; un escargot se dresse, et sa coquille devient son chapeau. Chapeau.

P.Ed.

[Catalogue gratuit : Pata Music,
Eiserweg 14a, 51503 Rösrath,
Allemagne.

Tél/Fax : +49 (0) 2205-86865.
e-mail: 101352.27@compuserve.com.
Internet : [http://www.ejn.it/pata/.](http://www.ejn.it/pata/)]

Témoignage

• Une mention de Jarry retrouvée par Michel Décaudin :

CARREFOUR BUCI

« Dans une rue étroite au cœur du vieux Paris », dans une de ces « dégustations » où l'on boit debout, devant les tonneaux, des charretiers avalent en passant un solide verre « d'aramon ».

— J'ai diné là avec Alfred Jarry.

Le patron, natif de Libourne, exaltant le muscadet girondin, un Auvergnat proteste au nom des crus de son terroir ; sur quoi un maçon limousin réclame à son tour avec véhémence. Mais se voit tôt rabroué par son copain. — « Tu n'es pas

1. Ulrich Kurth dans le fascicule qui accompagne les CD.

un vrai Limouzi, toi, tu es un Marchois : tu es de Guéret! — Eh bien, Guéret, c'est du moins une sous-préfecture! — Oui, un beau trou, intervient la patronne : moi aussi, je suis Marchoise, et avec gloire et honneur, car je suis de La Souterraine, cela a 5.000 habitants, et quels marchés! et un vin qui vaut tous les autres! Guéret, c'est grand juste comme la place de la Concorde, avec pour boisson la fontaine qui est au milieu de la ville, pour les bestiaux et pour les gens! (etc...) » Et qui prétend qu'expire l'amour du clocher natal? Rien que nos vins suffiraient à l'entretenir, si tari le sang des braves qui s'allaient faire tuer chacun au nom de sa province!

Fagus, *Les Éphémères*, Collection Les Quatorze n° 10, [Éditions] Le Divan, 1925.

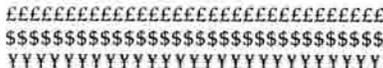
*

Citation

• Jarry figure, par la citation de la demi-douzaine de lignes du *Surmâle* qui décrivent les seins d'Ellen, dans Matthieu Rivière, *Du monde au balcon. L'anthologie des avantages*, Point Virgule/Seuil, 1997, p. 50. Dans ce mamello-scope (dépourvu d'illustrations pho-

tosophistiques), Jarry/Ellen figure sous la rubrique des « tétons roses ». Le morcelage de la femme auquel ce livre procède répète, curieusement, l'inspection faite par André Marcueil regardant Ellen en une série de gros plans. Cette citation constitue un « méta-texte » ; elle est le nombril du livre. Au lecteur de Rivière de répéter inlassablement : « Le Surmâle s'aperçut qu'il était en train de découvrir la Femme, exploration dont il n'avait pas eu le loisir », chaque fois qu'il tourne la page. Jarry avait privé son lecteur de cet exercice omphallique, car Ellen, à ce moment-là, est morte, comme Lucrèce (Shakespeare) l'était prophétiquement au moment où on la blasonna, la rendant ainsi désirable mais à la manière d'un amas de pierreries bon à v(i)oler. Inventaire de cupidités mortelles et d'amours sentimentaux, ce recueil moderne de blasons devient un nouvel objet des sarcasmes du texte de Jarry. Tant il est dangereux de citer Jarry hors contexte. On pourrait même définir son œuvre par cette problématique de la citation, car les événements apparents sont recouverts de couches d'ironie, de perspectives changeants, de subjectivités toujours reconstituées.

P.Ed.



À Paraître

Les Portraits d'Ubu, de Christine van Schoonbeek, chez Séguier.

L'ouvrage raconte l'histoire d'Ubu sur un plan plus strictement iconographique : à partir d'un ensemble considérable de représentations d'Ubu (environ 160 illustrations), il montre comment Jarry s'y prend pour créer une figure d'emblée classique et initier toute une tradition, c'est-à-dire un déploiement nouveau de transformation du type initial qui aboutit au polymorphisme et à la polysémie caractéristique d'Ubu.

[Extrait du Prière d'insérer.]

Manuscrits passés en vente

✎ Manuscrit autographe, *Les Curiosités* (Boniments) ; 1 page in-fol. (qqs lég. effran-geures). Chanson en trois couplets (3 huitains) :

Bonnes gens qui passez,
[accoutrés en touristes,
Guignés du coin de l'œil par
[tous les aubergistes, [...]
Accourez, accourez,
[touristes brevetés,
Accourez, accourez
[à la curiosité!

Jarry a inséré dans son opéra-bouffe *Le Manoir enchanté* cet « Air des curiosités », chanté par Lui, chaque couplet étant séparé par des réflexions d'Elle (voir OC III, pp. 62-64). *Le Manoir enchanté*, avec une musique de Claude Terrasse, fut créé le 10 janvier 1905 lors d'une représentation privée.

Ce manuscrit a figuré à l'Expojarrysition, n° 349.

*

Ce feuillet isolé ne présente aucune variante notable et ne peut être assimilé à un fragment d'un manuscrit d'une

version du *Manoir enchanté*, (je cite Bernard Le Doze : voir la note 2 relative à la page 62 [OC III, p. 728]).

* * *

✎ Manuscrit autographe, *L'Objet aimé*; 1 page in-fol. (trous et réparations).

Manuscrit de premier jet d'une première version, très différente, de la Scène II, en trois strophes.

Cette feuille, griffonnée au crayon, en mauvais état avec manques, a été fort bien restaurée de façon à sauver cette relique.

C'est la pièce décrite à l'Expo-jarrysition sous le n° 319.

**Hé mais
C'est lui le voilà bien
L'objet aimé
Mon seul bien
C'est le coup de foudre
[ordinaire
Je n'ai pas mon paratonnaire
...]**

[P.J. : une convocation de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques, 5 janvier 1897, adressée à M. Jarry A., « Membre Stagiaire ».]

*

INÉDIT. Le *Cahier* n° 10 du Collège de 'Pataphysique

(Catalogue de l'Expojarrysition) est allé jusqu'à affirmer que « Toute la pièce est sortie de cette page. » Une comparaison de ce premier jet avec les versions publiées s'impose. Ajoutons aussi que les éditeurs des *Œuvres complètes* dans la Pléiade n'ont pas eu accès à ce précieux document (voir OC II, p. 936) et qu'il faudra bien un jour le publier pour en résoudre le mystère!

[N°s 125 et 126 respectivement du catalogue de Thierry Bodin pour la vente Drouot Richelieu du jeudi 6 et vendredi 7 novembre 1997.]



SPÉCULATIONS



Chronique radiophonique

Ces dernières années, on décrivait habituellement les régimes totalitaires de l'Est et leurs ménages par l'adjectif : « ubuesque ».

Le journaliste à l'écoute de son époque et de ses confrères n'hésitait pas à invoquer le père gidouille quand il fallait mettre devant son auditoire une image du grotesque du pouvoir.

Mais depuis peu, face aux surenchères de la situation en Russie, on a cru devoir faire mieux, et l'on peut constater que l'adjectif en usage est maintenant : « shakespeareien ». On dit : « un Kremlin shakespeareien » ; « des élections shakespeareiennes » ; « une position shakespeareienne » (entendu à France Inter. et à France Info. le 20/06/1996).

On constate l'équivalence dans l'usage des termes « ubuesque » et « shakespeareien », et l'on se rappelle que ladite équivalence fut déjà en partie constatée lors de « la bataille d'*Ubu Roi* » — « vous

n'auriez pas mieux compris Shakespeare », a-t-on crié avec justesse.

Il subsiste un problème d'interprétation, car Ubu est une personne dont les gestes sont connus et Shakespeare un auteur dont les actes ne nous sont pas parvenus. Ni d'ailleurs le visage, puisque le seul portrait peint de lui est un masque traditionnel de théâtre de l'époque Élisabéthaine qui recouvre, et nous le savons par notre science des rayons-X, un portrait du palotin De Vere, Earl d'Oxford. Ce qui prouve bien que le premier à dire que ce n'était pas lui c'était lui. Parole de braconnier. Mais je digresse. Shakespeare est écrivain, Ubu par contre est moins connu pour ses écrits, bien que *César-Antechrist* le mette au pair des premières poires. Comment alors comprendre le mot « shakespeareien » au sens « ubuesque » ? Il faut alors pousser plus loin l'idée d'équivalence.

Si nous lisons bien le journaliste, évoquer Shakespeare ainsi rend équivalent *Ubu Roi* et *Macbeth* et *Hamlet* et *Lear...* Mais rend également égaux *Lear* et *Love's labour's Lost* ; ou encore *Titus Andronicus* et *As You Like It*².

2. Le titre français traditionnel « Comme il vous plaira » ne donne pas le sens original de l'anglais : « [pièce] faite comme vous les aimez ».

Clairement, le journalisme russe est à la pointe de la critique littéraire par ce faustolien mis à plat. Qui sinon l'âme russe aurait deviné que les complots du Kremlin sont de la littérature, et qu'il y avait derrière tout cela... un écrivain.

Quelle serait alors la distribution des rôles? Gorbatchoph = le « fool » dans *Lear*? Prospero? Et le Général = l'ours dans *The Winter's Tale*? Yeltsin = Miranda? Ou faut-il comprendre que les communistes jouent *Macbeth* pendant que Yeltsin s'est gouré de pièce et joue *Hamlet*?

*

Sur Boleslas

Parmi les ducs de Pologne nous avons trouvé dans notre *Quid* les contrepétriques :

Boleslas III Bouche-Torse (Torche-Bouse, ou Touche-Bourse?), 1086-1138,

puis,

Boleslas IV le Crépu (le cul prêt), 1125-1173.

La dynastie déchéanteuse des Boleslas se trace ainsi :

Boleslas I le Vaillant (roi)
Boleslas II le Hardi (roi)
Boleslas III Bouche-Torse (duc)
Boleslas IV le Crépu (duc)
Boleslas V le Honteux (duc)

Puis la sélection darwinienne les élimine.



Ubu III

On se souvient de la mort du célèbre cheval Ubu III. À l'heure du thé il fit son Jewey Jacobs, son André Marcueil : il gagna (et de loin) le Grand Steeple-chase de Paris à Auteuil le 18 juin *v.* en la fête de saint Tripe[s], tout en étant mort. Le cœur arrêté, il parcourut les cinq mille mètres de course truffée (comme on dit à la radio comme s'il s'agissait d'une course de cochons) de 23 obstacles, pour ne s'effondrer que la victoire emportée.

Les scientifiques prétendent que le cheval ne sait pas s'il a gagné ou perdu la course, or comment expliquer autrement les « bonds pareils » que fit Ubu III après la course, plein de sa victoire et de sa mort, comme un George Bataille qui serait en train de réaliser le rêve de sa vie en faisant perdurer le « dernier instant » de

la vie et de la mort et de la jouissance?

*

Le « Ha! ha! » de Tribulat Bonhomet

À l'époque où Jarry n'était que le gonflement dans le pantalon de son père, Villiers de l'Isle-Adam publia « Claire Lenoir » dont le chapitre VII vient de me scotcher au plafond. Jamais depuis longtemps n'avais-je lu un « Ha ha » si bien mis en scène et avec de tels retentissements pour l'exégèse des ur-, des proto-, des types et des origines du monde faustrollien. Voici un « Ha ha » qui sort de la bouche de l'Urubu Tribulat Bonhomet, qui vient d'en sortir de bien bonnes sur Edgar Poe, ce qui fait rire mélodieusement Mme Lenoir, mais laissons la parole au Docteur :

Elle reprit bientôt des dehors plus décents et je l'entendis murmurer très bas, car j'ai l'oreille fine : « [...] il est des êtres ainsi constitués que, même au milieu des flots de lumière, ils ne peuvent cesser d'être obscurs. Ce sont les âmes épaisses et profanatrices, vêtues de hasard et d'apparences, et qui passent,

murées, dans le sépulcre de leurs sens mortels. »

Je la blâmai, dans mon cœur, de cette épigramme évidemment à l'adresse de son mari, mais je ne voulus point, par bon goût, paraître l'avoir entendue.

« Ha! ha!... voyez-vous, chère madame Lenoir, » m'écriai-je, « je suis tout rond, moi! »

Ceci permet de faire les rapprochements suivants : Tribulat Bonhomet ressemble à Bosse-de-Nage pour l'usage Des Mots ; et puis au Père Ubu en ce qu'il est rond (et non pas pour la « stupidité bourgeoise » que Guth attribue du premier au dernier, cf. *Subsidia* 7, page 22). Avec le « voyez-vous [bien] », il y a même du Achras! Ceci, en fin de compte, n'occasionne aucune surprise.

« Ha! ha! » = Bruit que l'on fait pour ne pas laisser entendre que l'on a entendu un vilain commentaire (duquel on n'a compris ni le sens ni le destinataire). À comparer surtout avec le sens n° 26 (plutôt que le numéro 43) du *Monitoire* 5, page 49.

Ernest D'ALENÇON

Table des matières des Actes du Colloque (en cours de composition)

Préface par Michel Décaudin

Patrick BESNIER :

"S'il me plaît" : Sur deux critiques théâtrales de Jarry
à *L'Art littéraire*

Jill FELL :

La roue de Ste Catherine :
Jarry, Breton et la méthode paranoïaque-critique

Stéphane UGARTE & Daniel GROJNOWSKI :

La Chandelle verte: 1) Logique de la chronique

2) Les lumières du délire.....

* *Spectacle de l'OuTraPo*

* *Table Ronde sur les mises en scènes d'Ubu*

Avec Guénolé AZERTHIOPE, Richard DEMARCY, Paul
EDWARDS et Guilhem PELLEGRIN

J.-L. CORNILLE :

Le Secret de Polichinelle

Paul EDWARDS :

Traduire *Ubu Roi* :
Ubu Falstaff et la machine à traduire

Riewert EHRICH :

Les Ubus de Miró.....

Helga FINTER :

Rire d'Ubu : Sur la descendance d'Ubu
comme type comique

Philippe CATHÉ :

Le Théâtre des Pantins : D'un avatar d'*Ubu Roi*
aux prolégomènes de *Pantagruel*.....

Brunella ERULI :

Ubu et les anges.....

Linda STILLMAN :

Ubu a cent ans, Jarry est de la revue.....

Composé par Paul Edwards
à la Cellule Sainte Anne des H.E.P..

Tiré à 200 exemplaires,
dont 100 accompagnés d'une
Histoire secrète...
ce numéro double est valable pour la fin de l'exercice 1997,
dont il forme la dernière livraison.

Pour éviter une rupture d'approvisionnement,
nous vous prions de renouveler dès
maintenant votre cotisation de 1998.

Prochainement:
Tournées 77-78 (Actes du Colloque Jarry 1996)



ACHEVÉ D'IMPRIMER EN NOVEMBRE 1997
SUR LES PRESSES DE PLEIN CHANT
À BASSAC, CHARENTE.

DÉPÔT LÉGAL, DEUXIÈME SEMESTRE 1997
ISSN 0750-9219

